

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 33

Artikel: Tableau champêtre : les petits bergers
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

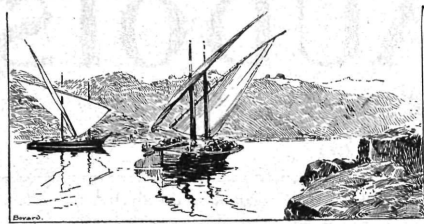
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



A SUIVRE

LA page est là, devant moi, immaculée; j'ai la plume en main; je l'ai déjà trempée dans l'encrier. Que vais-je écrire?... Ah! ça, vous me rendriez un fier service en me le disant. Et, pourtant, l'imprimeur attend et, derrière lui, plus impérieux encore, il y a le lecteur, il y a l'abonné qui a payé son abonnement. Il en veut pour son argent. C'est tout naturel. Et il n'entend pas qu'on le serve au hasard du pot, ni qu'on s'excuse sur le thermomètre et ses 36 degrés, à l'ombre, de la pauvreté du menu. Allons, journaliste, torture-toi le crâne pour en extraire la substantifique moelle qui doit tour à tour charmer et égayer l'abonné.

Je me suis levé de mon siège; j'ai fait deux ou trois fois le tour de ma chambre. Comme je souffrais de la chaleur, j'ai enlevé mon veston. Ça ne suffit pas, j'ôte encore mon gilet; même, je décroche mes bretelles dont la pression me donne la sensation d'un joug très pesant sur les épaules. L'habit, le gilet, les bretelles... je suis obligé de m'en tenir là; la décence ne m'en permet pas plus. Je m'éponge le front, la nuque; j'ai retroussé jusqu'au coude, même plus haut, les manches de ma chemise; j'ai l'air d'un garçon boulanger ou boucher s'appropriant au travail, plus encore que d'un malheureux martyr du journalisme.

Je suis allé deux ou trois fois à la fenêtre; j'ai regardé un moment le mouvement de la rue, espérant y trouver le sujet d'article et l'inspiration qui me font défaut. Du bout des doigts, j'ai battu du tambour sur les carreaux; j'ai tourné et retourné trois ou quatre fois dans ma poche mon trousseau de clefs.

Je suis revenu à ma table de travail; je me suis pris à deux fois la tête à deux mains, dans un geste désespéré. J'ai retrempé ma plume dans l'encrier; j'ai donné à ma feuille de papier, toujours immaculée, une inclinaison qui facilite l'écriture. Avec son petit air penché, elle semble me dire :

— Allons, voyons, vas-y! Un peu de courage, que diable!

Vas-y! Vas-y! C'est vite dit...

J'ai les mains fiévreuses; elles sont brûlantes et collantes. Je m'en vais au robinet de l'évier que j'ouvre à plein goulot afin d'avoir de l'eau glacée. Je la fais couler abondamment sur mes bras et sur mes mains. Un délicieux sentiment de fraîcheur me parcourt tout le corps. C'est le réveil de l'intelligence et de l'esprit. Ah! cette fois, je crois que ça y est. Ma plume, tiens-toi bien!

D'un pas alerte, je regagne ma table de travail, je m'assieds; je reprends ma plume; je la retrempe dans l'encrier; je me penche sur le papier, impitoyablement immaculé et j'écris le chiffre 1 à l'angle supérieur de droite. Ce chiffre 1 en appelle d'autres, n'est-ce pas. Les idées vont accourir en masse; la plume, leur fidèle interprète, va glisser légère sur le papier; les feuillettes succéderont, rapides, aux feuillettes... Lecteurs, gare l'avalanche!

Oh! mais, comment écrire quand la soif vous torture. Il faut l'éteindre, cette soif; l'éteindre à fond et pour longtemps. Allons boire un bock bien mousseux et bien frais. Je recroche mes bretelles; je passe mon gilet; je passe mon veston; je mets mon chapeau. Un saut à la brasserie la plus voisine, un bock sur le pouce et revenons bien vite au travail.

A la brasserie, j'ai trouvé un ami. On a babillé. Une heure s'est écoulée. Diable!

— Adieu, mon vieux, je te quitte; il me faut aller écrire mon article. Le devoir et l'inspiration n'attendent pas. Au revoir!

J'ai ôté de nouveau mon veston, mon gilet, mes bretelles. J'ai repris la plume, je l'ai retrempée dans l'encrier... et je l'ai reposée. J'ai taillé un crayon, machinalement, sans savoir trop pourquoi. Je suis allé à ma bibliothèque; j'y ai pris un livre, au hasard;

je l'ai ouvert à la première page venue; c'étaient des vers. Mes yeux se sont promenés, sans voir, sur les petites lignes régulières; puis j'ai fermé le livre et l'ai remis à sa place.

De nouveau à ma table de travail, j'ai rêvassé un moment, renversé dans ma chaise; inconsciemment, j'ai sorti mon petit canif et me suis nettoyé les ongles, qui n'avaient nul besoin de cette opération. J'ai repris la plume et j'ai repassé, en les accentuant un peu, sur les traits du chiffre 1 que j'avais écrit à l'angle de la feuille, dont il profane seul la virginité. Puis...

Puis... ce fut tout!...

J. M.



TABLEAU CHAMPÊTRE

Les petits bergers.

Les petits bergers vont aux champs, poussant devant eux leurs troupeaux dans l'herbe haute toute chargée de rosée. Les vaches broutent en agitant leurs clochettes. Il fait clair, il fait beau, c'est la fin de septembre.

* * *

Les petits bergers font des feux avec des branches mortes et quelques feuilles sèches. Dans l'air monte le bon fumer des pommes de terre cuisant sous la cendre. Ils ont aussi des pommes et des poires ambrées ramassées au hasard sous les arbres chargés d'une riche récolte.

* * *

Les petits bergers sont heureux de vivre. Les fumées de leurs feux se trainent sur les champs pareilles à de longues chemises grises. Un peu de brume flotte aux pentes des collines, les feuilles tombent et l'on entend le vent.

* * *

Les petits bergers font claquier leurs fouets, par joie et par orgueil, ou pour exercer leur adresse. L'ombre gagne vers la forêt, elle s'étend le long des haies où les feuilles jaunissent et où l'on aperçoit des bouquets de noisettes mûres. Quand on sent la fatigue, on va s'asseoir sur les talus où l'herbe commence à jaunir; on rêve, on est mélancolique parce que la neige est descendue sur la montagne.

Jean des Sapins.

Les domestiques. — Un agriculteur de Donatryre envoie l'autre jour son domestique à Avenches :

— Jacques, lui dit-il, il te faut aller en ville, chercher une chaudière, dont on annonce l'arrivée à la gare. Prends les deux chevaux, la montée sera pénible.

— Puisque vous descendez à Avenches, lui dit sa maîtresse, achetez-moi, chez M. Bloch, un paquet d'aiguilles; voici cinquante centimes.

Le domestique attelle les deux chevaux et part. Vers le soir, et après de nombreux arrêts le long de la route, Jacques rentre au logis.

— Voici vos aiguilles, madame; il y en a de tous les numéros, dit-il à sa maîtresse assise devant la maison, en compagnie de son mari.

— Et la chaudière, où est-elle? demande ce dernier.

A cette question, Jacques rougit et se prenant la tête à deux mains :

— Sapristi!... je n'y ai plus repensé!

CHEF DE COURSE

(Suite.)

Le quai de la gare est envahi... de Vaudoises! Bruyantes, joyeuses, elles nous acclament. Le train est en vue. Je crie, j'appelle, je fais force gestes pour les convaincre de traverser la voie ou tout au moins de ne pas partir.

— On n'y va pas, on n'y va pas, crie-t-on désespérément.

Peine inutile, elles ne veulent rien entendre. Elles ont bien compris, mais, trouvant le contre-ordre stupide, elles s'en fichent!

Le train a stoppé. Il est lourdement chargé... de Vaudoises. Celles de Territet, de Montreux! De toutes les portières surgissent des minois réjouis, encadrés de la jolie et gracieuse coiffe à dentelles. Nous, du quai, les conjurons de descendre. Elles, au contraire, nous invitent à monter. Le conseil est bon, mais comment le suivre : nous sommes toutes à moitié vêtues, n'avons ni argent, ni billet!

— Descendez, Mesdames desc...

En un clin d'œil quatre bras vigoureux m'empoignent, me soulèvent, me portent dans le wagon. Je suis dans le train et il se met en marche!!! Impossible de redescendre! Du marche-pied je crie :

— Mademoiselle Cochard, allez éteindre mon gaz et fermer ma porte.

Déjà on ne voit plus Clarens, on n'entend plus les appels de nos compagnes, laissées au désespoir sur le quai.

Et nous de discuter. Toutes ces dames m'entourent. On m'offre de l'argent, des vivres. Les unes, même, veulent absolument se décoiffer pour me coiffer... Je n'ai pas faim, je suffoque, je m'excite :

— Pourquoi donc, Mesdames, êtes-vous parties?

— Parce qu'il fait beau temps et parce que nous étions en route quand le contre-ordre nous est parvenu.

— Et nous, à Glion, nous n'avons rien su.

— Vevey! crie l'employé.

Vevey déjà! Sur la proposition d'une dame de Brent qui avait vu sa sœur rester parmi les « obéissantes », je saute au Bureau du Chef de gare le prier de téléphoner à Mademoiselle la Secrétaire, à Clarens, de vite organiser la course en camion et de nous rejoindre au Mollendruz.

J'ai su, plus tard, que ces dames de Clarens, au reçu de ce conseil téléphonique, le crurent de la part de la Présidente ravisée et probablement dans le train. Elles n'eurent pas même l'idée de le faire dire aux Mollendruziennes, d'ailleurs. Celles de Clarens seules profitèrent du camion... du cher camion! 250 francs!

Dans le train, arrivant à Lausanne, tout à coup surgit à mon esprit la pensée qu'il me fallait de nouveau demander aux Bioux les camions contremandés le matin. Il fallait aussi aviser le tenancier de Mollendruz pour qu'on trouve à dîner là-haut. Je téléphonerai donc encore une fois au Pont pendant l'arrêt de 12 minutes en gare de Lausanne. Je compte les participantes : cinquante-sept au lieu de cent-quatre. Deux camions suffiront.

— Est-ce bien nécessaire de téléphoner, me dit quelqu'un.

— Vous manquez le train, dit une autre.

— Laissez aller mon mari, dit Madame Guillot, il ne sait pas où est la cabine du téléphone, mais il la trouvera bien.

— Je préfère aller, dis-je, c'est plus simple.

Monsieur Guillod me donne un écu, je m'empresse de descendre du train, je cours chercher de la monnaie. Oh! le téléphone automatique! Quelle invention pour qui n'a pas les pièces de monnaie diverses, pas de temps à perdre et pas l'habitude du livre des abonnés!

— Le Pont, s'il vous plaît.

— Le Pont est encore fermé, il est 8 heures moins cinq. Attendez cinq minutes ou bien mettez 50 centimes en plus pour la surtaxe.

Je n'ai que des pièces de 1 franc et de 20 centimes.

Si j'avais eu l'esprit en place, j'aurais su mettre dans l'appareil trois pièces de 20 centimes; dans les grandes entreprises, on n'en est pas à 10 centimes près! Mais non, je cours au guichet, demande deux pièces de 50 centimes contre 1 franc; je reviens à l'appareil, la communication est occupée! Un em-